



Souffle d'Éden

Science-fiction, fantasy,
fantastique chrétien

01. LA MOISSON

Octobre 2011

SZABO



Table des matières

03. Éditorial

06. Entrevue

Jean-Marc Renaudie

11. Collection « Grands Souffles »

Jean-Marc Renaudie

Dario Alcide

Jacqk

Martyne Pigeon

49. Collection « Jeunes Souffles »

James G.

55. Suggestions d'automne

56. Annonces



Nous sommes parmi vous depuis très longtemps...

Ou la nécessité d'un webzine chrétien.

Non, chers lecteurs, ceci n'est pas le nouveau titre d'une franchise de films d'horreur bon marché. Il est plutôt question, ce mois-ci, d'aborder la perception des gens face à un magazine de littérature chrétienne.

Tandis que j'œuvrais bien maladroitement à l'élaboration de cet humble projet, j'ai entendu et lu beaucoup de commentaires. Mes pairs m'encourageaient dans cette nouvelle vocation, tandis que le public général avait des réactions mitigées.

En effet, j'ai été rapidement confrontée à des : « Je ne vois pas comment Jésus et la science-fiction peuvent faire bon mélange, » ainsi que : « Désolé mais je n'endosse pas ce genre de projet religieux. Je suis contre toute forme d'endoctrinement ou de promotion d'une quelconque secte, surtout qu'il est question ici de jeunes, donc de bourrage de crâne ! »

À cette première assertion, j'ai souvent répondu avec un argument de poids : « Dites, vous aimez Tolkien, C.S. Lewis, Philip K. Dick, Charles Dickens ? Eh bien ! Ils ont tous été chrétiens, à un moment ou à un autre, dans leur vie ! » Bien entendu, les gens me répondaient qu'il n'avait jamais été question de parler de Jésus ou de Dieu dans leurs écrits. Pourtant, quand je demande aux gens qui est Dieu, comment se manifeste-t-il dans la Bible, tous me répondent qu'Il ne peut pas être décrit : Il est un buisson ardent, un brouillard, Il est invisible, Il apparaît sous forme d'anges (ou les envoie aux humains), Il aurait envoyé Jésus sur la terre (donc Jésus serait un de ses visages), Il s'est manifesté par une colombe quand Jean a baptisé Jésus dans le Jourdain... Ainsi, Dieu a de multiples facettes ! Alors, en quoi celui-ci diffère-t-il de Gandalf le gris (qui meurt, revient à la vie et devient ensuite Gandalf le blanc), du lion Aslan ou de l'Esprit des Noëls Présents ? Ce pourrait-il que ces personnages soient en fait

Éditorial

une vision de Dieu ? Bien qu'on ne nomme pas Jésus ni Dieu, le Seigneur est pourtant bel et bien présent dans plusieurs écrits fantastiques. En fait, nous passons à côté de Lui sans même nous en rendre compte ! Cet argument démontre aussi à quel point les écrits chrétiens ne sont pas que des livres de catéchisme et de développement personnel.

Dieu a donné quelque chose de beau et de grand aux humains : son souffle de vie. Dans ce souffle réside une infime part de l'imagination du Seigneur. Un chrétien qui possède un talent de romancier se doit de l'utiliser pour honorer Dieu. Pour les sceptiques, allez lire la parabole des trois serviteurs (Évangile selon Matthieu, chapitre 25, versets 14 à 30). Si la plupart des gens sont fiers de leurs croyances (ou non croyance dans le cas de l'athéisme), pourquoi ne devrions-nous pas être fiers d'être chrétiens ? Dieu ne fait rien dans l'ombre ; Il ne veut donc pas qu'il en soit ainsi de nos projets et de nos vies...

Les gens ont développé un gros préjugé négatif face à l'Église et la religion. Pourtant, le mot Église ne signifie pas une secte ou une doctrine, mais un groupe de personnes se rassemblant pour louer Dieu. C'est une fête, une rencontre entre le ciel et la terre, alors qu'humains et anges chantent le créateur et Lui apportent des prières dans la confiance et la joie. Mais voilà, c'est l'homme qui en a fait ce qu'elle est devenue : avec ses forces et ses faiblesses. D'où la raison pour laquelle nous ne voulons édifier aucune église plus qu'une autre. Nous édifions notre foi, un point c'est tout. Souffle d'Éden ne cherche pas, non plus, à faire de religion. La religion, c'est la loi, la doctrine. Or, une bonne littérature chrétienne ne se cantonnera pas aux lois pharisiennes, mais fera découvrir ce qu'est l'amour de Dieu dans toute sa splendeur. Une littérature chrétienne de qualité édifie le Seigneur, transporte le lecteur et le fait rêver, l'encourage et le conforte dans son pèlerinage vers Dieu. Les chemins du cœur n'ont strictement rien à voir avec le bourrage de crâne.

Oui, ce magazine est fait spécialement pour les jeunes. Pourquoi ? Parce qu'on manque terriblement de bonne promotion pour la littérature

jeunesse. La raison étant qu'on privilégie les fictions matures. Ce qui en découle est malheureux, puisque plusieurs écrits de qualité ne reçoivent pas la visibilité qui leur est due. Aussi, une nouvelle écrite par un jeune de 14 ans sera souvent refusée. Le monde de l'édition est un océan dans lequel il n'est pas facile de s'orienter. Notre webzine se veut un havre paisible, à l'image du Christ. S'Il a édifié les jeunes (Évangile selon Luc, chapitre 18, verset 17), nous avons le devoir d'en faire de même, en bons chrétiens.

Je ne le nierai pas, l'évangélisation fait donc partie d'une des vocations (bien secondaire !) de Souffle d'Éden. Mais, évangéliser c'est semer aux quatre vents. Il n'y a rien de mal à cela. Certains seront touchés, d'autres non. Le but étant que chaque lecteur ait été divertie par sa lecture. C'est un peu pour cette raison que nous avons choisi le thème « la moisson » pour ce tout premier numéro. Celui-ci semblait particulièrement approprié et assez large pour englober bien des thématiques bibliques. En effet, la moisson symbolise non seulement le Jugement dernier, mais le résultat de l'évangélisation. Et c'est avec fierté que je dis aujourd'hui « mission accomplie » : une nouvelle race de robots assoiffés de pouvoir, un jeune chasseur confronté à un roi-animal, un prophète de malheur qui change de route... Voilà en quelques mots ce qui vous attend ce mois-ci. Des écrits inspirés et inspirants !

Martyne Pigeon

Entrevue

Ce mois-ci, nous vous proposons de découvrir un auteur jeunesse qui a publié, il y a peu de temps, un premier conte intitulé Le Cerf et la princesse.

Bonne lecture!

(S-E) Bonjour M. Renaudie, je dois dire d'abord que je suis très heureuse de vous avoir en entrevue pour ce premier numéro de Souffle d'Éden. M. Renaudie, vous êtes auteur jeunesse de Fantasy et science-fiction anticipation. Vous êtes aussi poète. Dites-moi, qu'est-ce qui vous a donné (ou transmis) la passion de l'écriture?

(J-M R) Pour les mots, je dirai ma mère. Nous jouions souvent au Scrabble et au Boggle quand j'étais encore un gamin. J'ai grandi avec des émissions comme « Des chiffres et des lettres », bref tout le contexte d'une époque où la vie était plus simple. Nous n'avions que trois chaînes de télévision et beaucoup de temps pour s'ennuyer, et lorsque je m'ennuyais, je rêvais. Le rêve m'a conduit à l'écriture.

(S-E) Pourquoi avoir choisi la SFFF, spécifiquement, et la littérature jeunesse ?

(J-M R) Tout d'abord, par le biais de la SFFF, tout est permis. Dans l'écriture d'un roman ou d'une nouvelle, je ne me pose aucune barrière. Je réponds d'ailleurs rarement aux appels à textes proposant un thème, car je suis immédiatement plongé dans un cadre qui bloque mon imagination. J'adore créer des mondes, des personnages, des situations. Quant à la littérature jeunesse, j'y suis venu naturellement. J'ai deux enfants et j'adore



partager mes histoires avec eux.

(S-E) Est-ce qu'il y a des auteurs qui vous ont particulièrement inspiré dans votre jeunesse? Des livres qui vous ont marqué et qui vous poussent aujourd'hui vers ces mêmes genres littéraires ?

(J-M R) Dans ma jeunesse, je lisais très peu, hormis les bandes dessinées, cependant trois livres m'ont particulièrement marqué : *Robinson Crusoé*, *Le parfum*, et *Des souris et des hommes*. Puis j'ai découvert Stephen King, Lovecraft et Tolkien. Je n'ai écrit que très peu de fantasy, durant une longue période, je me suis cantonné au fantastique et aujourd'hui, je touche à d'autres genres, bien au-delà de la SFFF. Est-ce que ces auteurs, ces livres, m'ont inspiré ? Sans doute, pour une part, cependant je m'inspire avant tout de ce monde qui m'entoure.

(S-E) Quel a été votre parcours en tant qu'artiste ? A-t-il été difficile pour vous de trouver un éditeur prêt à publier vos écrits ?

(J-M R) Trouver un éditeur n'était pas une fin en soi. Mon épouse, mes amis, des personnes ayant lu mes textes, m'ont poussé à me lancer à la recherche d'un éditeur. Car écrire seulement pour soi, c'est comme être un catholique esseulé dans son coin ; sans partage, on se meurt. Pour mon livre *Le Cerf et la princesse*, j'ai donc démarché une vingtaine de maisons, avec ce but en tête : partager mes écrits. Finalement, j'ai reçu trois propositions et je me suis lancé. Pour ce livre, j'ai attendu deux mois depuis le premier envoi avant de recevoir une réponse positive et au vu de ce que j'entends, j'ai eu de la chance.

(S-E) Vos écrits contiennent de fortes valeurs spirituelles et humaines. Est-il exact de dire que votre foi influence grandement vos écrits ?

Entrevue

Pouvez-vous nous parler un peu de votre vécu en tant que chrétien ?

(J-M R) Presque tous mes écrits reflètent des valeurs auxquelles je crois (parfois j'écris aussi par simple défoulement). Ces valeurs sautent aux yeux, mais souvent le lecteur doit les décrypter, lire entre les lignes. Ce que je souhaite en partageant mes écrits, c'est qu'il y ait une lumière qui s'allume dans l'esprit du lecteur. Si j'y arrive ne serait-ce qu'avec un seul, alors je pourrai dire que j'ai réussi. Après, je sème à tout va, et qui sait, un jour ces graines germeront, quelque part, j'ignore où, j'ignore quand, mais j'ai l'espoir qu'elle apporte ce que chaque homme recherche : la foi. Mon vécu de chrétien est une longue histoire, alors pour simplifier, je dirai que j'ai reçu le baptême voilà quatre ans. Avant cela ? Des lumières m'ont guidé, des ténèbres m'ont suivi. Je me suis accroché au radeau, j'ai flanché et chaque fois je me suis relevé. Aujourd'hui, je tente d'aider les autres avec mes moyens. Dans ma paroisse essentiellement ; avec la brocante, le service catéchuménat.

(S-E) D'après-vous, quelle est la situation de la littérature chrétienne actuelle ? Comment un auteur chrétien est-il reçu par les maisons d'éditions ?

(J-M R) En fait, je ne m'étais jamais posé la question avant de découvrir votre profil Facebook. Quand je lis une histoire, comme *Le seigneur des anneaux*, il est évident, en y repensant, que la religion est présente dans le livre. Dans les livres de Stephen King aussi. En fait, les lecteurs lisent sans le savoir des livres où la religion est omniprésente. En France, quand on parle de littérature chrétienne, alors on songe aux livres écrits par des personnalités appartenant au giron de l'église, pas à des auteurs de fiction. Me concernant, j'écris des fictions avec un certain nombre de valeurs chrétiennes et humaines. Dans une série de trois romans, je parle même de

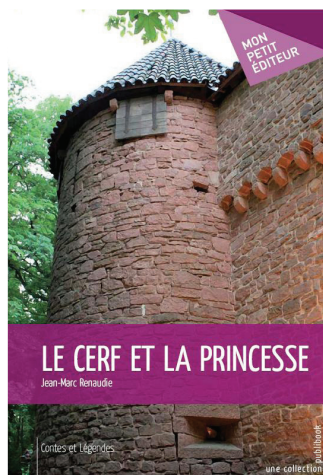
Dieu, mais il porte ce nom : Yold. Il s'agit d'un Dieu d'enfant, un Dieu qui m'a soutenu, un Dieu qui s'est transformé avec le temps. Un Dieu qui indique la route pour trouver la foi et ne jamais la perdre.

(S-E) En ce qui a trait à votre roman, Le Cerf et la princesse, de quoi parle-t-il exactement ? À quel groupe d'âge s'adresse-t-il ?

(J-M R) Khern (le cerf) a offert au roi (père de Théodrine, la princesse) un cadeau inestimable : la Magica. Cette dernière porte en elle la bonne et la mauvaise magie, elle maintient en équilibre le royaume des hommes, mais un jour cet équilibre se brise et la nuit se trouve immédiatement menacée de disparaître à jamais. Khern, par qui est venue cette tragédie, devra agir et reprendre la Magica pour rétablir l'équilibre des forces. Pour cela, il sera aidé par Théodrine, son amie, celle qui un jour lui sauva la vie... Je ne peux en dévoiler plus. J'ai écrit ce livre pour ma fille quand elle avait sept ans. Je dirai qu'en fonction du niveau de lecture, il est destiné à un public de 7-11 ans.

(S-E) Et, pour les gens intéressés, où peut-on acheter vos recueils de poésie ?

(J-M R) Pour les recueils de poésie, je suis présent dans celui de *La plume d'Airain*, en vente sur le site Lulu.com. J'ai également participé aux *Cahiers de poésie* 25 et 26 aux éditions Joseph Ouaknine (disponible sur le site de l'éditeur).



Entrevue

(S-E) Si un jeune (enfant ou adolescent) souhaite plus tard devenir auteur, quel serait votre conseil le plus précieux à lui donner ?

(J-M R) Avoir la foi en ce qu'il croit, en ce qu'il est.

(S-E) Pour terminer, pouvez-vous nous parler des projets sur lesquels vous travaillez actuellement ?

(J-M R) En ce moment, je planche sur deux livres. Le premier est une suite (sans l'être véritablement) du roman *Le Cerf et la princesse*. Il se déroule 30 ans plus tard. Nous y découvrirons un nouveau roi et une légende, celle de la pièce d'or. Je travaille également sur un autre roman (pour adulte celui-là). Il s'agit d'un homme qui a oublié son identité. Il se réveille dans une maison et tombe sur un carnet. Ce qu'il va lire éveillera en lui des sentiments ambivalents. Ce roman tournera autour de deux principaux thèmes, la quête d'identité et la rédemption.

(S-E) Jean-Marc, merci de votre participation à Souffle d'Éden. Je vous souhaite une bonne continuation et beaucoup de succès dans vos prochains écrits !

Entrevue réalisée par Martyne Pigeon

Images © Jean-Marc Renaudie/Mon petit éditeur



Collection Grands Souffles

12. Quand les robots moissonneront à leur tour
Jean-Marc Renaudie

18. Le Roi de la forêt
Dario Alcide

25. Prophète et prophéties
Jacqk

30. L'Enlèvement
Martyne Pigeon

Illustration © Tony Szabo

Quand les robots moissonneront à leur tour

Jean-Marc Renaudie

Ils sont tous là, allongés, immobiles, sans vie. Le silence régnant dans le hangar est étouffant, de plus le taux d'humidité ne dépasse pas les dix pour cent, renforçant cette sensation de sécheresse planant dans l'atmosphère.

Au premier regard, le nombre de corps étendus sur des plaques de métal se comptait par milliers ; tous avaient le torse ouvert, tous avaient des câbles et des circuits imprimés à l'intérieur de leur organisme. Tous étaient constitués d'alliages de palladium, d'iridium et de titane, tous étaient des machines.

Ce projet, Koonlantz l'a conçu voilà cinq ans et depuis presque une année, les crédits alloués avaient permis de franchir bon nombre d'étapes dans ce processus long et sans garantie de résultat : créer une série de machines capable de s'autoréguler, libérant l'humanité des tâches les plus ingrates, les plus rudes.

Une équipe composée d'une quinzaine d'hommes travaillait d'ailleurs sans relâche depuis plus d'un an dans cet endroit ; jour et nuit, effectuant des quarts à répétition et rythmant leur vie sur un tempo allegro.

Vêtus de simples combinaisons blanches, les chercheurs parcouraient les allées de ce laboratoire aux dimensions inhabituelles. Ils savaient qu'il ne restait plus beaucoup de temps avant la dernière étape : donner vie aux robots de la série GN.

« Le professeur Koonlantz est dans le coin ?

— Niveau -1. Il achève de structurer le cœur à l'échelon moléculaire. »

Au même moment, un enchaînement de pas coupa leur

conversation, ils découvrirent aussitôt que le chef de projet n'était pas dans son labo, mais ici, dans la grande salle. Un sourire aux lèvres trahissait cette sévérité marquant habituellement son visage, les laborantins comprirent en le voyant débarquer aussi brusquement que cet « Instant », tellement attendu, allait se dévoiler incessamment sous peu.

« Professeur.

— Apportez le spécimen GN001 » se contenta de répondre Koonlantz à l'ingénieur de recherches.

L'homme se détourna de son travail et partit en direction d'un poste de régulation. Il apposa son index sur le moniteur et dans la microseconde qui suivit ; un plan en trois dimensions de la salle apparut. Il jeta un œil dans son dos, il aperçut la boîte, celle qui contenait le cœur. Koonlantz, d'un geste sec, lui ordonna de se dépêcher.

Le chercheur se saisit d'une paire de lunettes et la chaussa. L'écran de l'ordinateur entra aussitôt dans une nouvelle dimension. Les corps allongés sur les planches numérotées l'entouraient, créant un environnement de réalité augmentée. Rapidement, il déplaça les images et parvint à l'androïde portant le numéro de série 001. C'est une femme.

Le chercheur resta un instant circonspect. Il n'avait aucun souvenir concernant cette machine. Pourtant, elle existait, GN001 était gravée sur le piston cardiaque. Il laissa glisser le corps dans sa main et le déposa dans le réceptacle de la salle de réveil, où patientait Koonlantz.

À l'extérieur de la réalité digitale, des bras amorcèrent leurs mouvements. Dans un bruit de pistons parfaitement huilés, ils se déplacèrent au-dessus des organismes de métal et s'arrêtèrent dans la partie nord du bâtiment. Le bras articulé s'empara d'un corps, et après une demi-minute à attendre, Koonlantz aperçut GN001 approcher, les membres ballottant dans le vide.

« Faites place, le moment est capital, annonça l'aide de camp du professeur tout en reculant d'un pas. Son supérieur reprit la parole.

— Avant de déposer cette prouesse génétique dans son réceptacle, entama Koonlantz, je souhaiterais que vous approchiez tous, que vous

veniez communier avec moi, afin de garder cet instant à jamais gravé dans vos mémoires. »

Tous se rapprochèrent, informaticiens, généticiens, roboticiens. Le professeur s'avança et déposa la boîte contenant le cœur sur une desserte en aluminium.

« Nous sommes réunis ici pour un grand moment dans l'histoire de l'humanité.

Des murmures naquirent ci et là, mais ne recouvrirent pas la voix grave, puissante, solennelle de Koonlentz.

— Depuis presque un an, vous, et vous – il désigna des hommes au hasard. Vous travaillez sur ce projet GN. Vous avez sacrifié vos vies de famille, vos plaisirs quotidiens pour donner naissance à une race de robot. Oui ! Il est bien question de race, car malgré les fonctions mécanique et informatique qui composent ce qui pourrait n'être qu'un jouet high-tech, nous trouverons dans les GN, ce qui traduit notre spécificité : Le libre-arbitre. »

D'autres voix s'élevèrent des rangs. Le personnel composant le projet GN s'amassa autour de Koonlentz. Ce dernier ouvrit la boîte contenant le cœur.

« Ceci marque l'entrée des machines dans ce cercle jusque-là réservé à l'espèce humaine. Ce cœur, ressemblant à un grain de blé, permettra, dans un futur très proche, de concevoir des robots capables de penser, d'agir et peut-être, de se reproduire comme et avec des humains.

— Arrêtez ! Clama une voix, mais Koonlentz poursuivit son discours sans prendre garde à cette intervention.

— GN001 sera la première, mais au contraire de son homologue humain, Eve, elle ne mordra pas dans le fruit défendu.

— Sacrilège ! Arrêtez de blasphémer. »

Les voix provenaient du fond du hangar. L'équipe de sécurité entoura immédiatement le professeur, les armes sorties et braquées en direction d'un attroupement. Une silhouette s'approcha, il ne portait aucune arme. Il se contentait d'ouvrir ses mains en coupe.

« Vous ne pouvez donner vie à une telle ignominie.

— Faites le taire, demande aussitôt l'un des laborantins, mais Koonlantz ordonna de laisser l'homme s'exprimer.

— Merci, répondit-il en retour. Aujourd'hui, vous vous apprêtez à commettre une grave erreur professeur. Vous êtes en train de semer les graines de la discorde. Car avec cette machine, quand viendra l'heure de la moisson, l'homme perdra sa place. Vous n'êtes pas Dieu et pourtant, vous agissez en tant que tel. »

Tous écoutèrent religieusement ses paroles, Koonlantz le premier. Puis les avertissements cessèrent. Le professeur se contenta de serrer le grain de blé entre ses doigts, puis il annonça.

« Je comprends vos inquiétudes, je me suis également posé nombre de questions durant tout ce projet, mais...

L'homme sourcilla, il n'aimait pas ce genre de « mais ».

— Jeanne, car c'est ainsi que se nomme GN001, va recevoir ce don de la technologie. Grâce à elle et à ce cœur, les hommes auront l'espoir de vivre plus longtemps, d'effacer les maladies gangrenant des continents entiers et de devenir à l'image de Dieu, immortels.

— Agir de cette façon tue Dieu dans le cœur des hommes, se comporter de la sorte tue tout ce qu'il véhicule depuis des siècles. Vous pensez que le progrès se trouve là, dans le creux de votre main ?

— Je vous répondrai simplement ceci, commença Koonlantz avec acidité. Laissons Dieu juger de ce qui est bon, qui sait, un jour cette moisson tant attendue par l'humanité aura-t-elle lieu et peut-être que des robots comme Jeanne y participeront.

— Blasphème » prononça l'homme, défait. Il tourna finalement les talons.

Koonlantz installa le cœur ; GN001 prit vie et sa conscience s'éveilla.

Les mois passèrent, les ingénieurs présentèrent le corps de l'androïde dans tous les salons high-tech du globe. Puis, elle arriva dans la capitale du circuit imprimé, Seattle.

Et en cette année 2029, personne ne sut véritablement ce qu'il se passa dans le hall 5.

Les hommes étaient venus avec l'intention de démontrer les prouesses de leur robot, GN001, mais Jeanne l'avait entendu d'une autre oreille. L'idée d'autoréguler le monde occupait toutes ses mémoires, mais de ça, Koonlantz l'ignora. En ce jour, elle croqua dans la pomme du pouvoir et comme l'aurait fait un enfant avec des fourmis, elle s'amusa avec les visiteurs du salon.

Personne ne survécut.

Quant à l'âme de Jeanne, celle qui s'était formée à l'intérieur de son cœur, elle se propagea sur la toile, semant son code dans les processus des machines, puis elle attendit comme l'avait fait l'homme avant elle, que le jour de la moisson arrive.



Jean-Marc Renaudie est l'auteur du roman jeunesse Le Cerf et la princesse. Poète et romancier passionné de science-fiction anticipation et de fantasy, il a aussi rédigé des poèmes publiés dans les Cahiers de poésie 25 et 26 des éditions Joseph Ouaknine. D'autres de ses poèmes sont aussi sortis l'an dernier dans le recueil La Plume d'airain.

Le Roi de la forêt

Dario Alcide

Le vent soufflait dans les branches et le sol semblait se déchirer sous ses pieds. La petite cabane perchée dans l'arbre était bringuebalée de gauche et de droite, suivant le bon vouloir d'Éole. Les oiseaux avaient depuis longtemps repris leur chant, mais il ne semblait pas y avoir fait attention. Il était là, les yeux fixés sur un point qu'il était seul à distinguer. Il était là depuis...

Depuis quand était-il là ? Il n'aurait su le dire. Une heure, peut-être deux ? Depuis la veille ? Il regarda sa montre : trois heures quarante. Il était là depuis dix minutes. L'attente était probablement la seule chose capable d'allonger les secondes et leur donner l'apparence d'heures. Son père le lui avait toujours dit :

— Fils, faisait-il toujours, d'un air vaguement solennel. Fils, ne te fies pas à ton instinct pour deviner l'heure. Seule une montre t'indiquera ça avec précision. Une montre ou ta mère, ajoutait-il parfois.

Il était vrai que sa mère avait un don pour toujours savoir l'heure qu'il était. C'était à croire qu'elle comptait dans sa tête les secondes qui s'égrenaient. Mais, pour une fois, son père n'était pas avec lui. Non. Il avait choisi ce jour pour s'affranchir de son paternel. Aujourd'hui, il deviendrait un vrai chasseur, capable de se débrouiller tout seul. Il avait choisi sa planque, son arme et attendait sa cible. En cette période, il espérait bien attraper un daim. Pour sûr, papa serait fier s'il ramenait une bête pareille pour son premier jour en solo.

Pan, le dieu des chasseurs, devait avoir entendu sa prière secrète, car un spécimen d'une rare beauté vint se mettre à brouter, juste au milieu de son viseur. Le jeune homme, bien qu'exalté par cette apparition, prit le temps d'observer l'animal et son environnement avant d'agir. Le cervidé était de

profil et de fait, ne pouvait voir le chasseur embusqué qui, en plus, avait le vent pour lui.

Le tireur prit une grande inspiration. Bloqua son souffle. Attendit quelques instants que l'animal redresse la tête. Il lui sembla, que la forêt entière retenait sa respiration. Le vent lui même avait cessé son activité. Les oiseaux avaient stoppé leur cacophonie. Plus rien ne bougeait à part le daim qui arrachait l'herbe du sol. L'animal redressa la tête et mâchouilla nonchalamment une bonne quantité de verdure. Le jeune homme pressa lentement la gâchette...

En une fraction de seconde, le bruit assourdissant de la détonation avait transformé la forêt. Les oiseaux s'étaient égaillés dans toutes les directions, créant un tintamarre dissonant. Le vent avait repris avec une vigueur surprenante alors que le majestueux daim gisait sur le flanc, nourrissant la terre de son sang encore brûlant. Le jeune chasseur l'observait au travers de son viseur. Il voyait la cage thoracique de la bête se soulever faiblement à un rythme saccadé. Le daim, roi de la forêt, vivait ses dernières secondes alors que le calme regagnait les environs. L'assassin ne bougeait pourtant pas. Il attendait la fin de l'animal. Une fin qui tarda à venir. Le cervidé semblait parfaitement serein malgré les difficultés qu'il éprouvait pour respirer et le sang qui se déversait de sa plaie fumante. Il bougea une patte. Cligna de l'œil. Et, finalement expira dans un long souffle qui ressemblait à ceux qui trahissent une longue journée un peu trop remplie.

Le chasseur quitta sa proie des yeux et posa son fusil pour rassembler ses affaires. Son père serait fier de lui. Il n'avait pas fait attention aux ténèbres qui avaient envahi la forêt. Il avait dû rester longtemps à observer sa cible agoniser. Il regarda sa montre à nouveau : quatre heures cinq. Il était encore tôt, un orage se préparait sûrement. Mais il n'y avait pas de vent, pas plus d'humidité, c'était étrange. Il entendit la pluie, drue. Non. Ce n'était pas la pluie, c'était de la grêle. Une grêle comme il n'en avait jamais vu auparavant. Les morceaux de glace frappaient le toit de son abri

avec une violence incroyable. Il leva les yeux de son paquetage et observa un instant à l'extérieur. Il en eut le souffle coupé. Jamais. Jamais de sa vie, il n'avait vu un tel spectacle. Ce n'était pas de la pluie, ni de la grêle. Des oiseaux. Des centaines d'oiseaux, de toutes sortes, probablement y avait-il la totalité des volatiles de ce bois. Tous tombaient du ciel et s'écrasaient sur le sol, morts. L'averse ne dura pas longtemps, une minute peut-être deux. Mais le jeune chasseur fut paralysé par la peur. Son cœur battait à un rythme que jamais il n'aurait cru pouvoir atteindre sans tourner de l'œil. L'espace d'un instant, il vacilla, mais se rattrapa au bord de la fenêtre au travers de laquelle il avait tué le roi de la forêt. Ses jambes flanchèrent pourtant et il tomba à genoux. Il contempla le spectacle qu'il avait sous les yeux, une dizaine de mètres plus bas. Aucun de ces oiseaux n'était blessé. Pas un seul. C'était comme s'ils avaient respiré un gaz toxique et y avaient tous succombé au même instant.

Soudain il réalisa. Le gaz ! S'ils étaient morts des suites de l'inhalation d'un gaz mortel, il était également en danger. Il lui fallait quitter les lieux. Par réflexe, il attrapa son fusil puis sauta presque de l'arbre. Une fois au sol, il prit le chemin du retour au pas de course, en essayant d'éviter les cadavres. C'est alors qu'il fut saisi à nouveau par une vision incroyable.

Une nouvelle averse avait commencé. Toujours pas de pluie, pas de cadavre non plus cette fois. C'était une averse silencieuse. Une manifestation à la fois merveilleuse et effrayante. Une de celle qu'on savait impossible à voir. Et pourtant. Toutes les feuilles de tous les arbres étaient en train de tomber. Les vieilles qu'une simple brise aurait détachées de la branche, mais également les vertes, les fleurs et les bourgeons. Toute trace de verdure et de fraîcheur était en train de quitter les arbres de la forêt. On eut dit des flocons géants et multicolores. Tout cela se passa sans un bruit, même pas celui de quelques bruissements de feuilles. Le jeune homme n'osait crier sa peur. Il ne bougeait plus, paralysé qu'il était par ce spectacle et ne respirait qu'à peine, de peur de briser le silence.

Lorsque la dernière feuille toucha le sol, un épais tapis s'était formé sur les cadavres des oiseaux et il osa enfin bouger. Les arbres, privés de leur habit vert, dans la pénombre causée par cet étrange nuage noir, donnaient au bois un visage qu'il n'aurait pas soupçonné. Des images de maisons hantées lui vinrent immédiatement en tête et ses jambes prirent l'initiative de fuir cet endroit le plus rapidement possible.

Lorsqu'il se retrouva, hors d'haleine, sur le bord de la route, il constata que la forêt n'était pas la seule à avoir subi ce bouleversement inexplicable. Les champs de blés alentour, pourtant verts ce matin encore, était à présent à un stade avancé de putréfaction, relâchant dans l'atmosphère une odeur nauséabonde. Même les herbes folles aux abords des champs, étaient couchées sur la terre comme victimes d'un désherbant surpuissant. Il y avait, ça et là, des cadavres d'animaux de toutes sortes. Ici, un hérisson, un peu plus loin, un corbeau. Au bout de quelques centaines de mètres, il découvrit la fourmilière dans laquelle il avait mis un coup de pied en venant. Elle n'avait pas bougé mais toutes les fourmis étaient mortes. Il n'avait que faire de la vie de ces insectes insignifiants, mais la panique reprit le dessus lorsqu'il se rendit compte qu'il était la seule créature encore vivante qu'il ait vu depuis près d'une demi-heure.

Il se remit à courir. Il devait vérifier chez lui. Sa maison était à moins d'un kilomètre et il y arriva le souffle court et les mains tremblantes. Il appela aussi fort qu'il put alors qu'il était encore à une centaine de mètres. Il lâcha son fusil sur le petit chemin de pierres. Ici aussi, tout était mort, les arbres, les plantes et les animaux. Le poulailler était calme – chose qui n'arrivait jamais – et pas un souffle de vent n'agitait le linge étendu dans l'arrière cour. Il appela encore plus fort, poussant à leurs limites ses cordes vocales, alors qu'il se rapprochait du perron. Il enjamba la volée de marches et percuta la porte qui céda sous la pression. Il hurlait toujours en pénétrant dans la cuisine. Lorsqu'il découvrit le corps de sa mère, étendu sur le carrelage blanc, il hoqueta et tomba à ses côtés. Elle ne respirait plus mais semblait sereine. Elle n'avait pas du souffrir lorsque la vie avait

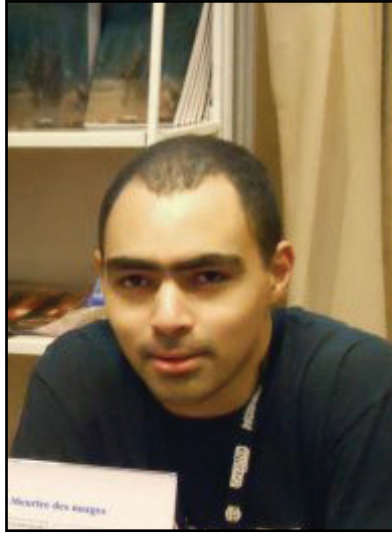
quitté son enveloppe charnelle. Sa vision se brouillait, les larmes coulaient le long de ses joues et mouillaient déjà le sol. Malgré l'incompréhension et le chagrin, il ne resta pas. Il voulait trouver son père. Il courut de nouveau vers le salon. Personne. La chambre était vide également. Il sortit par derrière se rua dans le jardin. C'était là que gisait le cadavre de son paternel. Il arrêta brusquement sa course victime d'une douleur sourde dans la jambe gauche. Il voulut l'ignorer, son père était à une vingtaine de mètres devant. Il fit un pas supplémentaire mais son pied ne toucha jamais le sol. Il chuta dans l'herbe morte du jardin. Lorsqu'il se tourna pour voir ce qui était arrivé, il découvrit que la moitié de son tibia avait disparu. Envolé. Il leva les yeux, attiré par un mouvement devant lui, et découvrit le daim qui le regardait droit dans les yeux. Il semblait plaindre le jeune homme, mais ne bougeait pas. Il le regardait en silence. Le garçon le scruta, cherchant une explication à tout ceci. Mais l'animal n'allait pas l'aider. Il tourna la tête vers son père, il voulait le rejoindre. Il tenta de se relever, mais sa deuxième jambe commença à s'effriter elle aussi. Il ne souffrait pas, il ne sentait rien. Mais il hurla de nouveau...

Il ouvrit brusquement les yeux. Le vent soufflait dans les branches et le sol semblait se déchirer sous ses pieds. La petite cabane perchée dans l'arbre était bringuebalée de gauche et de droite suivant le bon vouloir d'Éole. Les oiseaux avaient depuis longtemps repris leur chant mais il ne semblait pas y avoir fait attention.

Un rêve ! Un horrible cauchemar. Depuis quand dormait-il là ? Il n'aurait su le dire. Une heure, peut-être deux ? Il regarda sa montre : trois heures cinquante. Il se remit rapidement en position, fusil en main, œil dans le viseur. Un bruit avait attiré son attention : un daim. Un spécimen d'une rare beauté vint se mettre à brouter, juste au milieu de son viseur. Le jeune homme, bien qu'exalté par cette apparition, pris le temps d'observer l'animal et son environnement avant d'agir. Le cervidé était de profil et de fait, ne pouvait voir le chasseur embusqué qui, en plus, avait le vent pour lui. Il avait donc tout son temps.

Il regardait le daim et un sourire vint s'imprimer sur son visage. L'animal regarda dans sa direction alors que le gamin avait le doigt sur la gâchette, prêt à faire feu. Il plongea dans le regard du roi de la forêt. Il eut l'impression de se voir dans le reflet de la pupille de la bête. Le daim se pencha soudain, arracha une autre touffe d'herbe fraîche et quitta les lieux avec la grâce dont seul un roi pouvait faire preuve. Le jeune chasseur ne bougea pas pendant encore quelques minutes puis fit son paquetage et quitta la forêt.

Jamais. Plus jamais il ne retournerait dans une forêt avec une arme.



Né en 1976, Dario Alcide a été très tôt nourri aux mangas et super héros en tout genre. C'est dans cet esprit que, dès l'adolescence, il commencera à inventer des histoires inspirées de la télévision. Mais ce n'est que bien plus tard qu'il franchira le cap de l'écriture avec le projet Farence. Un projet de dessin animé, bien sûr, qui tournera très vite à la bd, puis au roman auto édité, paru fin 2008. La revue Freaks a publié une de ses nouvelles, en 2009. Le tome 2 de Farence est sorti en juin 2010 et enfin, Pentacle, en décembre 2010. Ce dernier roman (illustré par Julien Pillet) se déroule à notre époque et met en scène dragons et chevaliers.

Toujours inspiré par la SF et le fantastique, Dario crée de nombreux univers, plus ou moins éloignés les uns des autres.



Prophète et prophéties

Jacqk

Était-ce la chaleur de la nuit ?

Transpirant sur son lit de chambre d'hôtel, malgré la clim à fond, le Dalai-Lama se retournait comme pour échapper à un invisible ennemi. Il s'éveilla aux premières lueurs du jour, haletant et épuisé.

À Rome, le pape n'en pouvait plus de cette angoisse qui le tenaillait depuis deux heures. Il alluma sa lampe de chevet, se leva et s'approcha de la fenêtre. La Lune éclairait la place Saint-Pierre. Le front en eau, il alla dans la salle de bain pour vomir.

La nuit tombait à peine sur Cusco quand le fils du Serpent pénétra sur les ruines du temple inca. Il souffrait d'une migraine sourde. Il s'agenouilla sur la Pierre du sacrifice pour ne pas perdre l'équilibre. Une anxiété le tenaillait.

C'est alors que j'ai pris conscience de mon existence. J'étais là, gisant nu sur cette montagne glacée. Le vent soulevait la neige et m'enveloppait d'un nuage de flocons virevoltants.

J'ai frissonné mais ma stupeur était telle que je n'ai pas ressenti la violence du froid.

J'ai regardé vers le ciel. La nuit était claire, des myriades d'étoiles défiaient mon regard. Je venais d'être rejeté sur cette maudite Terre dans le corps d'un simple mortel.

Belzébuth s'était bien joué de moi !

D'une secousse vigoureuse, j'ai projeté mon corps transi, encore maladroit dans mes mouvements. Je me suis dirigé vers la première vallée. J'ai quitté un glacier crasseux pour atteindre des pentes couvertes de pâturages. Des fleurs jaunes à haute tige couvraient le sol. Au loin, quelques lumières indiquaient la présence des humains.

Le jour se levait quand j'y suis parvenu.

La première bâtisse était faite de rondins de bois. Je m'en suis approché. Des brebis s'y entassaient, semblant sommeiller. J'ai ouvert la porte et suis entré. Il fallait en choisir une pour me couvrir de sa fourrure. Un gros mâle me sembla convenir. J'ai planté une main dans sa laine pour le saisir et m'apprêtais à lui asséner un coup pour l'assommer quand brusquement la bergerie s'illumina.

Pendue à une poutre, une boule de verre s'embrasait.

— Qu'ek tu fous là, toué ?

Dans l'encadrement de la porte, un humain venait d'apparaître. Il dirigeait vers moi son bâton.

— Ma ? Té à poil ! T'es venu pour mes brebis, salopard ?

Ma réponse fut un grognement marmoréen.

— Graouig.

— Quoi tu dis ?

— Rhaaa, j'ai froid.

— Fiche la paix à mes bêtes et suis-moi, je vais te donner des frusques. Mais pas de connerie. C'est pas des cachous de gros sel ! dit-il en frappant son bâton.

Il n'était pas très grand, un peu voûté, sec, vêtu d'un pull et d'un pantalon bleu bien trop large. Sous son béret se cachaient quelques cheveux grisâtres et crasseux. Ses yeux étaient vifs, noirs, perçants. Sa barbe de trois jours lui couvrait le menton et les joues.

J'aurais dû...

Je l'ai suivi par curiosité.

— Entre !

Il venait de pousser une porte sur le côté. Je me suis retrouvé dans un gîte sombre. Une table épaisse centrale, un évier, deux chaises et un lit. Tout autour de la pièce qui était assez grande, des meubles, des piles de livres, de vêtements entassés et des bibelots inconnus.

Un gros poêle diffusait une douce chaleur. Je m'en suis approché avec

délice.

— Prend ce que tu veux dans ce tas, dit-il, je ne m'en sers plus.

J'ai soulevé les loques, il y avait un pantalon rapiécé et une parka en peau de mouton que j'ai enfilés.

— Tu ne veux pas un slip ?

Comme je ne comprenais pas, il n'a pas insisté.

— Qu'ek tu fiches à poil en pleine nuit dans ces parages ?

— Je viens de là-haut, de la montagne.

— Du Mont Blanc ? T'as eu un accident ? Ben t'as du pot d'être arrivé jusqu'ici.

Il a ouvert un placard, en a sorti un flacon et deux petits verres.

— Tu connais la gentiane ?

— Non.

Il a servi. On a bu.

— Fait maison, de la comme ça, t'en trouveras nulle part.

— C'est bon !

— C'te connerie !

Il a resservi.

— J'la distille ici. Personne m'emmerde ! T'as faim ?

Sans attendre de réponse, il est retourné à son placard et en a sorti une boîte. Il l'a posée sur la table et a soulevé le couvercle. Il y avait des fromages, plusieurs petits et un gros.

— La tome a trois ans. Les crottins sont faits du lait de mes brebis. Goûte !

— Ça pue !

— Odeur d'enfer, goût de paradis. Même le diable se ferait damner pour ça.

— M'étonnerait...

J'avais parlé trop vite, une fois avoir fait l'impasse sur le fumet et les asticots qui grouillaient, j'ai trouvé ça plutôt goûteux.

— T'as un nom ?

— Starets.

— Moi c'est Benjamin. Ben pour les copains. Tu dois être vanné, tu veux dormir ?

— Non, ça va.

— Je monte à la gentiane. Je te laisse ?

— Je peux venir ?

— Comme tu veux.

Il a repris son bâton, une pioche et un grand sac. Il a libéré ses brebis qui nous ont suivis et on est remonté dans les pâturages.

Ce qui l'intéressait, c'était les racines des fleurs jaunes à grande tige. Il en a choisi une et a commencé à piocher autour.

— Pourquoi tu ne tires pas dessus pour les arracher ?

— T'as qu'à essayer, tu comprendras.

J'ai tiré, la racine était longue et j'ai eu un peu de mal à y arriver.

— Ben mince, t'es costaud toi !

— Ah ?

À ce moment, un lapin a surgi à quelques pas de nous en détalant. Ben a saisi son bâton et la montagne a retenti d'un coup de tonnerre.

— Dans le mille ! a-t-il dit.

Pendant qu'il courait recueillir son gibier, j'ai ramassé le bâton. Il était tout chaud, fumant et en fer.

Ben était content, en moins de deux je lui ai rempli son sac de racines. On est redescendu chez lui.

— Tu vas m'aider à râper les racines. Ensuite on commencera le bouillu.

J'ai râpé toute la matinée. Vers midi, Ben m'a dit :

— Je vais allumer la télé, tout le monde chie dans son froc à cause d'une comète.

Une fenêtre s'est ouverte dans la pièce et une femme m'a parlé. Elle me montrait des nuages, des soleils et des numéros...

— La pluie revient, a dit Ben.

Ensuite des hommes ont parlé d'un objet céleste. Chacun avait une opinion, mais aucun n'avait la même. Pourtant, en les écoutants, j'ai cru qu'ils avaient tous raison.

Ben a refermé la petite fenêtre.

— Font chier avec leurs religions. Comme si un météore pouvait annoncer un malheur. Qu'est-ce que t'en penses ?

Je n'ai pas osé lui dire que si. Mais comme je n'avais pas encore décidé quoi, j'ai haussé les épaules. J'ai demandé :

— Y a assez de gentiane ?

— Impec, et moi je ne suis pas le pape, mais je te prédis qu'elle sera délicieuse.

— C'est sûr, la gentiane sera bonne.

Là j'ai compris, en même temps que je parlais, que je venais de faire une bourde. Ben a remarqué ma contrariété et il m'a servi un grand verre de gentiane en poussant le fromage vers moi.

— Reprend des forces, Starets, t'a bien bossé.

J'ai vidé le verre et me suis levé.

— Faut que j'y aille, on m'attend.

Il m'a souri, a glissé une bouteille et un morceau de fromage dans une besace en toile qu'il m'a tendu, et m'a regardé m'éloigner vers la montagne.

Je savais que les démons étaient réunis devant l'arc qui marque l'entrée des enfers. Sur celui-ci étaient gravés les sorts et autres maux, disgrâces, échecs, épreuves, hydres, infortunes, malchances, malheurs, mauvais moments à passer, misères, périls, revers, ruines, tribulations que j'avais prophétisés au cours des âges et qui avaient rendus détestable la vie des humains.

Ils m'attendaient, alléchés, savourant d'avance les funestes et nuisibles paroles que j'avais prophétisées pour les cent ans à venir.

Pouvais-je y ajouter que « La gentiane sera bonne » ?

J'ai poursuivi mon chemin...

Après trois heures de marche sur un sentier qui serpentait entre les grands sapins, je suis arrivé en vue d'une petite bourgade. Les paysans du cru vaguaient à leurs affaires. Je pensais passer inaperçu, mais non, les regards se tournaient vers moi, souvent accompagnés d'un sourire hautain, parfois d'un air surpris. Je me suis arrêté devant une large fenêtre qui renvoyait mon image. J'étais grand, cheveux noirs et frisés. La chemise de Ben me serrait à en faire sauter les boutons. Mon pantalon descendait jusqu'au-dessous des genoux. Menton saillant, joues creuses et nez d'aigle, je dus m'habituer à ce visage. Autour de moi, les gens étaient vêtus de couleurs vives et tous avaient des souliers. Mes pieds nus devaient sembler incongrus.

Le tintement d'une cloche familière m'apporta un peu d'espoir. Je me suis laissé guider vers l'église. Je savais trouver là de quoi prendre du repos. La grande porte de la façade était fermée. La placette était déserte. Une petite entrée était ouverte sur le côté. J'y suis allé.

L'église était vide. Quelques bougies illuminaient les pieds de Saint Antoine. J'ai fait quelques pas, interloqué. J'avais souvent fréquenté ces lieux de prière, autrefois. Ils étaient toujours pleins de vie, de chuchotements, de frôlements discrets... Là rien ! Le grand vide !

— Vous cherchez quelque chose ?

J'ai sursauté. C'était une femme entre deux âges, toute en rondeur, vêtue de noir, aux cheveux bleutés. Elle s'est approchée en m'examinant.

— L'église est fermée !

— Le curé n'est pas là ?

— Le curé ? C'est pas sa semaine. Il ne vient que tous les quinze jours.

— J'aimerais le voir.

— Ben faudra revenir la semaine prochaine, aller, oust ! Dehors.

— Mais ce lieu est consacré ! Vous ne pouvez pas m'empêcher d'y venir...

— Et moi j'ai fini mon ménage et je dois refermer.

Cette petite femme m'a agacé. J'aurais dû...

Ma colère devait se deviner, je l'ai contrôlée en prenant une grosse bouffée d'air, ce qui a fait sauter deux boutons de ma chemise. L'un d'eux l'a frappée en pleine face. Elle a titubé et d'un geste rapide je l'ai retenu. Que s'est-il passé ? Mon odeur, mon torse musclé, mon charisme ?

Quand, après quelques secondes d'hésitation elle a rouvert les yeux, solidement maintenue dans mes bras, elle m'a souri béatement.

Je n'avais pas connu de femme bibliquement depuis... Ho lala...

— D'où arrives-tu dans cette tenue ?

— De la montagne.

— Tu n'as rien d'autre à mettre ?

— Non.

— Attends-moi là, je vais te chercher des vêtements.

Elle m'a laissé dans l'église. J'ai visité la demeure de Dieu. Tout semblait bien pauvre, bien usagé. Dans la sacristie j'ai trouvé le vin de messe, une honteuse piquette. Les livres étaient cornés.

Elle est revenue avec un sac et m'a tendu des habits colorés.

— C'est un ancien survêtement de mon fils. Ses baskets devraient t'aller.

Ainsi vêtu, je l'ai suivie. Elle habitait un chalet carré tout en bois qu'elle tenait de ses grands-parents, une maison de famille disait-elle.

— Tu as faim ?

— Oui

Elle s'est mise en cuisine. Ses yeux brillaient comme ceux d'une jeune fille. Elle a coupé des pommes de terre qu'elle a couvert de tranches de Reblochon. Elle a mis le plat au four et pendant la cuisson, elle a mis la table.

Je la regardais faire en silence, subjugué par sa transformation. D'une mégère arrogante et hargneuse à notre rencontre, elle était devenue douce et avenante.

Elle m'a parlé de son époux, parti depuis cinq ans avec une femme beaucoup plus jeune, de ses deux fils, mariés et loin d'ici. J'ai ressenti sa

solitude et sa détresse.

Nous avons mangé et ensuite je suis allé m'allonger sur un lit.

Peut-être s'attendait-elle à ce que je reste, mais ma mission devait s'accomplir. Je l'ai quitté peu après. Ses yeux se sont brouillés de larmes. Je lui ai susurré quelques mots de consolation :

— Tu sais, ton mari, il va revenir !

Diable, encore une prophétie qui m'a échappée.

J'ai repris mon chemin, mais cette fois en remontant vers les hauteurs. Les ornières et les pierres rendaient le sentier difficile. Satan marchait à mes côtés. Je ne le voyais pas, mais je ressentais sa fureur. Belzebuth s'en est mêlé, il s'est matérialisé face à moi. Alors, l'ensemble de son cortège est apparu pour me barrer la route.

— Starets, tu nous trahis !

Je n'avais rien à répondre à cela. Je connaissais ma mission, punir, punir et encore punir les hommes pour leurs méfaits et donner du grain à moudre à Lucifer et ses complices.

Prophétiser ce que me soufflerait le Grand Architecte...

Mais rien de précis ne me parvenait. Il semblait me délaisser...

Une lumière a illuminé le sentier, bien plus fort qu'un rayon de soleil. L'homme aux mains percées est apparu. Il nous a regardés avec son air mi-rieur mi-sérieux. Il sait si bien nous prendre.

— Les as-tu reconnus ? Demanda-t-il à Lucifer.

— Reconnus ? De qui parles-tu Maître ?

— De ceux qui ont créé le malheur des humains, ceux que tu as entraînés vers la faute originelle !

J'ai compris qu'il parlait d'Ève et Adam.

Il a posé sa main sur mon épaule.

— Starets, tu viens de les croiser et sans savoir que c'était eux, tu as compris à quel point leur solitude était lourde à porter. Tes prophéties se réaliseront, bien modestes comparées aux calamités passées, mais signe d'un renouveau.

— Mais nous ? Qu'allons-nous faire ?

Les démons s'agitaient, inquiets.

Il n'a pas répondu et s'est volatilisé. J'ai repris mon chemin. Ils se sont écartés pour me laisser passer.

Je ne sais pas pourquoi, un sentiment de légèreté, de paix, s'est emparé de moi.

Soudain le chemin m'a paru plus beau.



Jacqk a accompagné sa vie professionnelle (informatique) de romans qu'il a écrits à ses heures perdues. Depuis six ans il se consacre uniquement à l'écriture : 10 romans, une cinquantaine de nouvelles (l'une d'elles est lauréate du prix Vision du futur 2011'). Il est également auteur et compositeur (plus de 300 chansons) et interprète occasionnel.

L'Enlèvement

Martyne Pigeon

*On nous dit de nous
souvenir de l'idée et
non de l'homme, parce
qu'un homme peut
échouer. (...) Alors
qu'après 400 ans, une
idée peut encore
changer le monde.*

V pour Vendetta, Andy et
Larry Wachowski, 2006,
Natalie Portman

*Mais si tu ne veilles
pas, je viendrai sur toi
comme un voleur, et tu
ne sauras pas à quelle
heure je viendrai sur
toi.*

Apocalypse, 3:4

*Quiconque sauve
une vie, sauve le
monde entier.*

Talmud
Yerushalmi
(citation de *La Liste de
Schindler*, Steven
Spielberg, 1993)

Je n'ai jamais vraiment pensé à la mort. Peut-être parce que je suis trop jeune et que les gens de mon âge angoissent plus à propos de l'examen du Barreau qu'à la perspective de ne pas s'éveiller le lendemain matin. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, les mains rivées sur le volant du vieux VUS de mon voisin, l'éventualité ne m'effraie même pas. Mamie Luce avait raison : ce plan c'est de la folie. Néanmoins, si j'avais décidé de me conformer aux règles de l'état totalitaire dans lequel on vit présentement, dans mon cœur je sais que j'aurais été aussi coupable que les miliciens ou même le président lui-même. Au fil des années, nous avons accepté plusieurs choses. Par peur ? Par paresse ? Par sentiment de devoir et d'obligation ? Un peu pour toutes ces raisons probablement... Mais *ça*, non ! Je ne pouvais m'y résoudre. Pas plus que de renier ce en quoi je crois.

Je suis une truie au volant de la voiture qui la conduit tout droit vers

l'abattoir. Une traître qui tente de faire passer de l'autre côté – vers la liberté – cinq personnes marquées du sceau de la mort. Les vitres sont teintées, mais pas assez pour les camoufler entièrement. De toute façon, les douaniers vont certainement fouiller le véhicule.

Je cherche du regard un coin tranquille afin de ranger la voiture le long de l'accotement, question de pouvoir débarquer les fugitifs. S'ils coupent par la forêt, ils auront une chance de passer sans se faire remarquer. Je connais bien cette région : un peu plus à l'est, il y a un lac qui n'est pas gardé par la milice. La frontière le traverse sur la longueur à environs deux milles marins. Il leur suffirait de prendre une embarcation dans un des chalets du coin et de traverser.

Malheureusement, la voiture avance à pas de tortue et je suis prise dans cet énorme bouchon de circulation. Il semblerait que tous aient eu la même idée que moi... Preuve que mon plan n'est pas vraiment au point.

Cher journal,

J'ai encore fait le même rêve... Celui d'une époque où le soleil inondait les parcs, où les parents laissaient leurs enfants s'y amuser sans égard à l'heure qui passe... Ce temps-là que je n'ai jamais connu. C'est l'ère de Mamie Luce... Moi, je suis de la génération "d'après"...

Après quoi ? On ne doit pas en parler. Le gouvernement a décrété cet événement "Jour de l'oubli". Ce qui veut dire que tous les citoyens se doivent de faire comme si rien ne s'était passé. Tous s'efforcent de se convaincre que cette grisaille permanente, les immeubles en ruine et les parcs transformés en cimetière ont toujours fait partie de leurs vies. Une petite pierre tombale solitaire entre deux balançoires rongées par la rouille.

Pas étonnant que mon rêve me hante encore, le soir venu ! Au lieu du sempiternel smog qui salit les fenêtres des gratte-ciels, il y avait un soleil cœur or. Le ciel n'avait plus l'aspect de la suie, mais arborait un manteau de satin bleu orné d'un collet de cirrus blanc hermine. L'herbe était si verte qu'on aurait dit une immense pierre précieuse. Les vieux jeux

rouillés avaient été remplacés par des nouveaux, plus attrayants. Le carré de sable était fraîchement râtelé. Et, en écho, il y avait des rires d'enfants. Rien à voir avec les leçons que les éducateurs leurs font réciter à la crèche ou à l'école. Dans mon rêve, j'entendais le pur plaisir et la joie la plus simple d'être un enfant.

Je devrais étudier au lieu de rédiger ce stupide journal. Pourtant, on dirait que ces mémoires sont la seule chose qui me rappelle qu'il y a plus... Plus que mes études, plus que ce que le gouvernement prétend... plus !

Ça et... mes rencontres hebdomadaires. Mais, celles-là, il vaudrait mieux que je n'en parle pas. Mamie n'aime pas lorsque je quitte l'appartement pour y aller. Il est vrai qu'il arrive que ces rencontres se terminent assez tard, ce qui fait que je reviens après le couvre-feu. M'enfin, même si tout regroupement de prières et manifestations d'ordre religieuses est désormais illégal, je serais incapable de sauteur une semaine de "messe". Mes parents étaient croyants et j'ai vu de mes propres yeux des phénomènes si formidables qu'il m'est humainement impossible de me ranger de l'avis du gouvernement. Mamie aussi est croyante, mais elle prie ici. Elle a trop peur de se faire prendre à sortir après le couvre-feu. De toute façon, avec son angine de poitrine, il est préférable pour elle de faire le moins de déplacements possible.

Allez ! Au travail avant d'être recalée au prochain contrôle ! La fin de session arrive bientôt, j'aurai alors tout mon temps libre pour écrire.

* * *

Tandis que j'attends sur la route qui mène à ma perte, je relis mon journal. Pourquoi l'ai-je emporté dans mon sac ? À vrai dire, je n'en sais trop rien. Peut-être pour ne rien laisser d'incriminant à l'appartement ? Peut-être par attachement pour cette époque où je n'étais pas encore une fugitive ? Ou tout simplement par automatisme ?

Devant, quelques voitures semblent vouloir dépasser ; sauter l'embouteillage par la voie d'accotement. Je regarde autour de moi. Comment me ranger sur le bas-côté sans être remarquée ?

Pas maintenant !

D'où vient cette pensée soudaine ? Ma conscience ? Ma peur ?

Un sentiment se fraie un chemin de mon cœur à ma tête : de la patience.

Non, décidément cela ne vient pas de moi.

* * *

Cher journal,

Je sais, je m'étais promis de ne plus écrire avant les vacances d'hiver. Quoiqu'il en soit, il s'est passé tant de choses depuis une semaine que j'ai le sentiment que si je ne les écris pas, ce serait comme si elles n'avaient jamais existées...

Tout d'abord, il y a eu cet étrange événement qui a fait la une des nouvelles. Il faut dire aussi qu'elle a été rapportée au même moment que l'annonce de ce nouveau projet de loi mis sur pied par le ministère de la Famille et des Aînés : « Programme de tutelle au troisième âge et aux handicapés ». Ce projet semble assez nébuleux en soi. En fait, nous en avons discuté un peu entre amis à la cafétéria et ça semble cacher bien des choses. En gros, il est question de rendre accessible des places en centres de soins longue durée et palliatifs pour la communauté du troisième âge ou à handicap lourd. À prime abord, ça semble bien, toutefois, il n'est même pas question de construire de nouveaux centres. Comment libérer des places alors que nous sommes une nation surpeuplée où chaque terrain au cœur des grands centres est déjà occupé ? Autre problématique, il semble que cette "démobilisation" soit obligatoire. Or, très peu de gens peuvent se payer ce genre d'établissement. Le coût de la vie a tant augmenté ces dernières années que la plupart des gens ont à peine de quoi payer un logement social et des médicaments. Il nous est d'ailleurs arrivé, Mamie et moi, de devoir marchander notre épicerie auprès des Roms, revendeurs itinérants. Ceux-là dénichent des aliments plus ou moins frais par toutes sortes de moyens. Ils s'installent dans une ruelle pour revendre rapidement leurs trouvailles. Ils ne sont jamais plus que quelques heures au même endroit. Comme Mamie a un fond de pension plutôt maigre et qu'elle ne veut pas que je travaille en même temps que mes études, nous

n'avons pas d'autre choix.

Bref, je vois très mal ma grand-mère déménager dans un centre de soins longue durée et j'ai très peur qu'on l'y force, surtout après cette fameuse nouvelle...

C'est arrivé lundi midi, mais les postes de télévision locaux n'ont rapporté la nouvelle que le lendemain matin. Je crois que devant un tel phénomène le ministre des communications et de la qualité artistique n'a pas su comment bien censurer l'information, de sorte qu'elle est sortie à peu près intacte, malgré un veto silencieux de douze heures.

Au départ, cela ressemblait à un fait divers : une vieille dame se promenait toute nue dans la capitale lorsque la milice l'a interceptée. La police militaire a pris la relève alors que les miliciens s'étaient rendus compte qu'elle ne portait aucune puce d'identité, aucun tatouage, ni papiers. Plus étrange encore, elle ne comprenait pas un traitre mot de ce qu'on lui disait et son langage ne ressemblait à aucune langue officielle du pays ou de la région. Les militaires l'ont emmenée à la base et ont appelé un expert linguiste. C'est à ce moment-là que la nouvelle devient intéressante. En effet, la vieille dame ne parlait aucun dialecte moderne, mais une langue morte (de l'akkadien Paléo-babylonien) qui n'a pas été utilisée depuis à peu près cinq mille ans ! Pour le peu qu'ils ont pu en tirer, son récit narrait principalement des événements entourant sa mort précédente ; il était question de cataclysme, de pluies diluviennes et de lame de fond. Un archéologue a même déclaré en entrevue que certains détails se rapprochaient de ceux retrouvés dans les tablettes babyloniennes relatant l'Épopée de Gilgamesh. La dame a été placée en garde à vue préventive. Mais, le lendemain matin, lorsqu'un officier est venu lui porter son repas, elle avait disparu. Depuis ce jour, la milice a placardé la ville avec son portrait-robot.

Je ne sais pas ce qu'il adviendra de cette femme et des journalistes qui ont commenté la nouvelle. Je verrai bien dans les prochaines semaines.

* * *

La ressuscitée...

Cette histoire est encore fraîche dans ma mémoire. Je me souviens aussi de tout ce qui en a découlé. Les arrestations, les excuses publiques et les démissions de certains experts et journalistes...

Vrrrouuum !

Une voiture passe à vive allure en sens inverse, doublant au passage la filée de véhicules par la ligne jaune. Un coup de roues rapide et je me retrouve un extrémité sur l'accotement.

BANG !

Le rétroviseur gauche de mon SUV s'envole en éclats et le bolide termine sa course contre le pare-choc d'un petit camion derrière moi. Je tourne le volant, un petit coup sur la pédale des gaz. Les roues tournent dans le vide sans mordre la route.

Bon sang !

Au même moment, j'entends les sirènes des véhicules de la milice frontalière. De chaque côté de la route, les voitures se rangent et éteignent leurs moteurs à hydrogène. J'éteins le mien par automatisme.

Les voitures jaunes et rouges des miliciens s'immobilisent près de celle du fugitif. Ils sont tout près. Et moi qui devais faire sortir en douce mes passagers clandestins ! Mon cœur bat la chamade et mes mains tremblent. Des larmes de honte et de désespoir me piquent les yeux. Non ! Je ne peux pas avoir fait tout cela pour échouer aussi bêtement !

Je prends une grande inspiration, refoule mes larmes.

Je baisse ma fenêtre et regarde derrière moi : les miliciens poursuivent désormais à pied l'homme qui tente de fuir par les boisés longeant la voie opposée. Tous les conducteurs autour de moi sont sortis de leurs véhicules et regardent la scène avec une expression de curiosité morbide.

Maintenant !

Je sors et fais le tour de mon véhicule au pas de course. D'un coup sec je tire la poignée de la portière coulissante. À l'intérieur, cinq personnes âgées crient de surprise. Je n'ai pas le temps de les rassurer.

— Dehors ! Tous !

— Qu'est-ce qui se passe ? grogne d'inquiétude monsieur Lance.

— Sortez ! Prenez toutes vos affaires. Ne laissez rien ! je réponds sans ménagement.

— Mary-Ann, je t'en prie, dis-nous ce qui se passe ! supplie-t-elle au bord des larmes.

Je cède.

— La milice est occupée avec un fugitif. C'est l'unique occasion que vous aurez de passer les lignes par les bois. Voulez-vous y arriver ou être exécutés ici ?

Mon ton est tranchant, bien malgré moi.

Mamie est la première à descendre. Les autres voyageurs clandestins la suivent de près. Une fois sortis, je monte à bord et inspecte l'habitacle du regard. Parfait. Ils n'y verront que du feu... Enfin, j'espère !

Je redescends et referme la portière.

— Mary...

Tandis que tous traversent une petite rigole à grandes enjambées, Mamie reste près de moi et me toise d'un air désespéré.

— Va-t-en, n'hésite pas...

— Qu'Il te garde et te guide, ma puce...

Ma gorge se serre. Dès cet instant, je sais que nous ne nous reverrons plus jamais. Incapable d'émettre le moindre son, j'opine, mes prunelles rivées dans les siennes. Dans un soupir de tristesse, elle se retourne puis, avec précaution, enjambe à son tour la rigole. Je les regarde disparaître dans la forêt embrumée le cœur serré.

C'est alors que je réalise que mes mains ont recommencé à trembler. La fatigue et la peur s'emparent de moi. Mes jambes se déroberont sous mon poids et je tombe les fesses dans la boue haletante et en larmes.

— Mademoiselle, vous êtes blessée ?

— N-non...

C'est tout ce qui sort de ma bouche, suivi d'une multitude de sanglots. Un bras ferme et puissant entoure mes épaules. Un clic sourd me fait reprendre mes esprits.

— Il y a une jeune femme en état de choc ici, j'ai besoin d'une équipe

para-médic.

Je me relève d'un bond, comme si une abeille m'avait piquée. Le jeune milicien en uniforme me regarde tout éberlué.

— Non ! Inutile... Ça va... j'ai eu peur, c'est tout.

Il se relève à son tour, époussette son pantalon et fait le tour de mon véhicule tandis que je regarde autour de moi en espérant trouver quelque chose pour l'assommer, en vain.

— Vous avez eu de la chance. Le terroriste n'a brisé que votre rétroviseur gauche. Des chaînes pour vous tirer de ce trou de boue, quelques retouches de peinture, un nouveau miroir et le tour sera joué. Il y a un garage de l'autre côté de la frontière, je peux vous y conduire si vous le désirez.

Il ajoute d'un ton paternaliste :

— Allons ! Vous verrez, tout va bien aller...

Il s'approche pour me serrer dans ses bras. Dégoûtée, j'essaie d'éviter son contact.

— C'est que... C'est un voisin qui m'a prêté ce camion...

— Ne vous en faites pas, il ne se rendra même pas compte qu'il a été esquiné. Dites-moi, vous allez loin comme ça ?

— Je pars en camping pour la semaine de relâche. Je veux... longer l'océan.

Le meilleur moyen pour raconter un mensonge qui se tient, c'est de dire la vérité... enfin, en partie !

— Ouah ! Un beau projet ! il s'exclame joyeusement, comme s'il s'attendait à être invité.

— Merci.

Ma réponse est sèche et plate. Je devrais tenter de contenir mon aversion, mais les nerfs m'en empêchent.

— Heu... Est-ce que vous pensez que je pourrais... ?

Sa main est posée sur la poignée de la porte coulissante et, de l'autre, il esquisse un petit signe en direction de celle-ci. Me forçant à lui offrir un sourire avenant, je m'approche et l'ouvre pour lui. Ravi, il monte

et inspecte mon pseudo habitacle de camping. Il émet un sifflement impressionné.

— Vous êtes bien équipée, dites donc !

— C'est à mon voisin...

Moi qui ai toujours eu le mensonge en horreur, je me surprends à le faire avec brio. C'en est inquiétant...

Tandis qu'il fait l'inventaire de mon équipement, la culpabilité m'assaille subitement. Combien d'autres fugitifs aurais-je pu transporter dans ce camion ? Deux de plus ? Trois ? Cinq ?

Dans les semaines à venir, des gens mourront parce que j'ai préféré opter pour la solution sécuritaire plutôt que de prendre de plus grands risques... Et moi ? Où serai-je ? Sur le bord de la plage à me la couler douce ! Quelle iniquité !

Le cellulaire à la hanche du milicien vibre. Il le détache de son étui et pose son regard sur le petit écran rétro-lumineux. Lorsqu'il relève les yeux vers moi, je comprends tout de suite que ma couverture est fichue !

Cher journal,

Les vacances d'hiver sont déjà terminées. Je croyais que j'aurais assez de temps libre pour écrire, mais il semble que je me suis trompée. Avec l'église, la préparation de la nouvelle session d'université et les sorties avec les amies, je n'ai pas vu le temps passer.

Depuis la première histoire de résurrection, c'est la panique dans tout le pays. Le gouvernement a décrété l'état d'urgence. En fait, c'est surtout dû au fait que plusieurs autres résurrections se sont produites un peu partout dans le monde. Des gens de toutes castes et de toutes les époques sont revenus à la vie, comme par magie. Le dernier de ces cas hautement médiatisés, est celui d'un jeune acteur qui s'est suicidé dans les années 2 000. En fait, son histoire a provoqué une onde de choc à l'époque puisque plusieurs fans le connaissaient comme un jeune homme plein de projets et de joie de vivre. Le cas de sa résurrection a fait le tour des médias et des gens ont écouté son témoignage avec beaucoup d'émotion.

Pendant toute une semaine, il a accordé des entrevues et a raconté son histoire. Il a même demandé aux gens du monde entier de prier pour lui, ne sachant pas ce qu'il l'attend désormais. Après sa dernière entrevue, il avait lui aussi disparu.

Depuis, nos médias ont cessé de diffuser ce genre d'information. On ne sait donc pas combien de morts reviennent désormais à la vie avec leurs corps intacts. Toutefois, j'ai entendu dire entre les branches que le nombre ne cesse d'augmenter. Bref, c'est la pagaille chez les miliciens et depuis des barrages d'identification sont installés un peu partout.

Puis, je suis passée à l'école pour confirmer mon inscription à la session d'hiver ; on m'a annoncé que ma bourse serait coupée. Je suis allée hier au bureau coordonnateur de mon quartier avec tous mes documents, mais rien à faire. Selon la dame, comme je vis dans un loyer à contribution modique avec ma grand-mère, je n'ai pas besoin d'autant. La solution serait de laisser le logement, que Mamie parte dans un centre de soins longue durée et que je m'installe sur le campus de l'université. Mamie croit que c'est une bonne solution, mais moi je n'arrive pas à m'y résoudre. Si elle part en région, je n'aurai aucun moyen d'aller la visiter...

Les mains attachées derrière le dos, j'attends que les miliciens aient fini de délibérer sur mon sort. Je ne suis pas toute seule. À côté de moi, le fou du volant qui avait accroché mon camion attend lui aussi. Nous n'osons pas nous regarder. Mes yeux sont fixés au sol et je suis morte de honte. S'ils me questionnent, vais-je avoir assez de force pour ne pas cracher le morceau ?

Je relève la tête et regarde furtivement autour de moi. Me sauver, impossible. Non, je suis fait comme un rat. De l'autre côté de la vitre, les miliciens ont ouvert mon journal et lisent à tour de rôle...

Cher journal,

J'écris parce que je suis en furie... et aussi, j'ai peur. J'ai une peur bleue de ce qui est en train de se produire dans mon pays. Avant-hier, j'ai

accompagné une amie de l'église qui désirait aller voir sa grand-mère, placée depuis peu en centre de soins longue durée. Nous avons fait une heure et demie de route pour arriver dans une petite ville touristique en bordure de ce qui semblait être une usine. À première vue, ça semblait un coin charmant. Là-bas, on a demandé à tous les commerçants où était le centre de soins. Personne ne savait de quoi nous parlions. Finalement, c'est tard dans l'après-midi qu'une femme nous a guidés en direction de l'usine. Ce que j'y ai vu m'a donné un choc. Une file, des dizaines de personnes âgées et des handicapés marchaient à la queue-leu-leu vers l'intérieur. Nous avons fait le tour du bâtiment en longeant les clôtures électriques. Une odeur pestilentielle sortait des cheminées grises. À l'arrière, nous avons vu des vêtements : une tonne de vêtements que l'on triait, pliait et distribuait dans des bacs de plastique. Il y avait aussi d'autres effets personnels tels que montres, portefeuilles, bijoux...

Encore aujourd'hui, j'écris ce que j'ai vu et j'ai peine à y croire !

Il n'a jamais été question de placer nos aînés ! On veut les éliminer de la circulation. La raison est toute simple : nous sommes en surpopulation et ces gens n'aident pas à rebâtir l'économie du pays. Lorsque nous sommes revenues en ville, j'ai dû conduire puisque mon amie ne cessait de pleurer. Depuis le temps que sa grand-mère a été envoyée vers cet incinérateur humain, il est évident qu'elle est déjà morte. Quelle horreur ! Et cette lettre que Mamie Luce a reçue il y a peu de temps...

Le gouvernement l'oblige à se rendre dans un de ces pseudo-centres. Je lui ai raconté tout ce que j'ai vu. Elle sait très bien ce qui l'attend. Bref, sur notre étage, il y a en tout cinq personnes visées par les mesures assassines du gouvernement et tous doivent se présenter ce soir au bureau coordonnateur de quartier.

Je ne sais pas quoi faire !

C'est si injuste... Elle m'a élevée depuis la mort de mes parents, sans rien demander en retour. Est-ce tant demander à Dieu qu'Il la sauve ? Elle est vieille, soit. Je suis jeune et j'ai la vie devant moi, d'accord. Mais, qu'est-ce qu'une vie longue remplie de remords ?

Tu ne tueras point.

Voilà... Je sais ce que je vais faire... Mais je dois agir vite. D'abord pour ne pas me dégonfler, ensuite pour avoir toutes les chances de mon côté.

— Dis-moi où ils sont, petite garce !

C'est à coups de journal intime qu'on me frappe au visage. Je suis agenouillée dans le stationnement des douanes, en compagnie de plusieurs « subversifs » comme moi. À combien de coups en sont-ils ? Quinze ? Vingt ? Sonnée, je ne ressens plus rien.

— All of my life, in every season, you are still God, I have a reason to sing, I have a reason to worship!¹

Malgré l'enflure et les dents cassées, je trouve quand même la force de chanter. Je ne gagnerai certainement pas un Grammy, mais ça me permet de passer outre ma peur et la douleur. Grâce au chant, je tiens bon, je gagne du temps.

Le milicien qui me faisait de l'œil précédemment est hors de lui. Je suis en train de venir à bout des derniers fils de sa patience. Il se tourne vers son supérieur.

— Elle le fait par exprès ! Laisse-moi la descendre, chef !

— Pas tant qu'elle ne parle pas...

Le chef s'approche de moi. Du moins, c'est ce que j'en déduis puisque j'ai peine à voir avec mon œil enflé et mon sourcil fendu qui pisse le sang.

— Hé, la petite... T'es chrétienne toi ? il me demande d'un air condescendant. Qu'est-ce que tu dirais que je bute un de ceux-là ? Tu continuerais de nous narguer comme ça ? Dis ? Tu sacrifierais leurs vies pour tes petits vieux ?

Déstabilisée, je ne réponds pas. Je tourne la tête vers les autres prisonniers et je réalise à ce moment-là que je tremble comme une feuille. Comment ai-je pu tenir bon depuis tout ce temps ? Je suis si fatiguée... Si seulement j'avais la certitude qu'ils ont passé la frontière...

Un autre milicien éclate de rire.

1 *Desert Song*, Hillsong United, album *All of the Above : Tear Down the Walls*.

- Elle chante plus là !
- Quelle heure est-il ? Je demande avec peine.
- Presque dix-neuf heures...
- Ça fait trois heures que tu te fiches de nous !
- Sérieux ? Ça fait si longtemps ?
- Ouais, pourquoi ?

Finalement, je ne dois pas être si fatiguée que cela puisque mon cerveau traite l'information au quart de tour. S'il est bien l'heure qu'on prétend, aucun doute, Mamie a passé les lignes.

— Parce qu'il est trop tard... Ils ont déjà passé la frontière, mes « petits vieux » ! Je réponds avec un rictus douloureux.

J'entends les autres prisonniers rire. À moins que ça soit de l'acouphène, résultat des coups portés contre mes oreilles.

Le jeune milicien grogne de rage et pointe le canon de son arme vers moi. Derrière lui, le chef court en direction de son quatre-quatre.

— Tu peux la descendre ! lui lance-t-il à la hâte avant de démarrer.

Je ferme les yeux, attendant la balle qui va faire un trou dans mon crane. C'est à ce moment que quelque chose d'inusité survient. Une voix d'homme : un chant.

J'ouvre les yeux, surprise. Le jeune milicien regarde un de ses acolytes qui est resté pour nous descendre tous.

Celui-ci s'approche de l'homme qui chante.

— C'est quoi ? C'est des chants religieux encore ?

L'homme, dans la cinquantaine, les mains derrière le dos et les genoux contre l'asphalte, l'ignore et continue de chanter. Il loue le Seigneur de toute son âme. Le milicien tire sur une chaîne qu'il porte autour du cou. Au bout de celle-ci, une croix en or pend glorieusement.

— Ta gueule ! hurle le milicien hors de lui.

L'homme se tourne vers moi et, tout en chantant, m'adresse un petit clin d'œil moqueur.

BANG !

Je n'ai pas le temps d'analyser ce qui se passe. Mon visage se retrouve

couvert de sang. L'homme ne chante plus. Il est étendu contre l'asphalte, les yeux ouverts.

— Vous avez compris ? hurle à pleins poumons le jeune milicien.

Soudain, d'autres voix s'élèvent : celles des autres prisonniers. Une chorale de louanges telle qu'on en entend qu'à l'église. Mes nerfs flanchent et j'éclate de rire. Je ris aux éclats, pleurant de joie à la vue d'une telle solidarité. Les deux miliciens nous regardent tous éberlués. Devant un si beau chant, je n'ose élever la voix, sachant que la mienne ressemblera plutôt au croassement d'une grenouille.

— Vos gueules ! Vous allez tous crever ici, bande de rats ! s'écrie le deuxième milicien.

À ce moment, une voix très forte s'élève des profondeurs de mon corps, un son qui fait vibrer mon cœur d'une joie nouvelle... Est-ce cela, la rivière de la Vie Éternelle ? Je ne peux lui résister. D'un ton strict, je crie au cadavre :

— Lève-toi au nom de Christ, et va rejoindre ton roi !

Ces mots viennent-t-il vraiment de moi ? Sont-ils vraiment sortis de ma bouche ? Quoi qu'il en soit, le corps se meut : une jambe, puis l'autre... En moins de deux, l'homme a dégagé ses poignets des attaches autobloquantes ; il se tient debout et regarde vers le ciel. La plaie sur son front a complètement disparu. Les regards des miliciens passent de lui à moi, paniqués. Le plus jeune des deux accote le canon de son arme contre mon front.

— Peux-tu faire la même chose pour toi-même ?

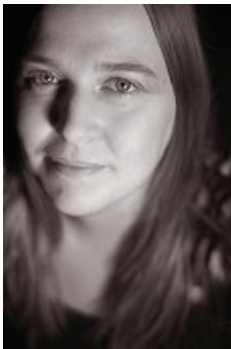
L'autre milicien tire sur la manche du premier. Il regarde désormais un point, au loin. Il y a tant d'électricité dans l'air que j'ai l'impression de respirer de l'énergie pure. Les chants se sont désormais transformés en cris de joie. Deux personnes se sont même libérées de leurs liens et dansent autour des miliciens, tapant des mains. Je peux lire la frayeur dans le regard du jeune milicien. Quant à moi, je ris à gorge déployée, saoulée d'un bonheur que je ne peux m'expliquer. Étrangement, mon corps ne me fait plus mal : ma côte cassée ne m'empêche plus de respirer, je peux voir

correctement à nouveau, je n'ai plus de sang qui me coule dans les yeux, ma bouche n'est même plus enflée. Mon adversaire relève la tête et lâche subitement son arme. De toute évidence, il a vu la même chose que son acolyte. Dans un cri, les deux s'enfuient à toutes jambes. Je regarde autour de moi. Tous les prisonniers sont désormais debout et chantent en tapant des mains, regardant vers les nuages.

Je me tourne et c'est alors que je le vois... Adonaï ! Mon roi... Il est là, dans les cieux, et il arrive. Je ne suis pas morte et non, je n'hallucine pas. Jamais je n'aurais cru le voir revenir... Pas de mon vivant en tout cas. Je suis si heureuse que j'en pleure de joie. Tous ces obstacles, toutes ces peines... C'est enfin fini ! Il s'approche de la terre, mais ne pose pas le pied au sol. Il reste dans les airs, entouré de son armée et de tous ceux qu'Il a jugés justes. Heureuse je chante à tue tête.

Je vois mes compatriotes s'élever dans le ciel vers lui, heureux d'enfin pouvoir le rejoindre. Je ne suis pas pressée. La vue de ce Dieu que j'aime tant est si magnifique que je pourrais rester là des jours durant à l'observer et le louer. J'observe chacun de ses gestes, son expression, alors qu'Il accueille mes amis de fortune auprès de lui. Mon cœur se gonfle et je sais enfin qu'Il est ce grand amour que j'attendais depuis si longtemps.

Il a surement lu dans mes pensées puisqu'au même moment, Il se tourne vers moi et me tend les bras comme un époux attend sa promise devant l'autel.



Martyne Pigeon, cinéaste de formation, a vu sa première nouvelle publiée dans le fanzine A-S-I-L-E en 2010, sous le nom de plume Shamane. Elle a aussi publié une nouvelle dans l'anthologie Le Retour du Père, du collectif S-F.F.F. Babel la Ghilde des Mondes. Passionnée de littérature depuis sa plus tendre enfance, elle essaie de toujours pousser plus loin ses histoires tout en s'inspirant de sa propre foi.



Collection Jeunes Souffles

Illustration « Cérès » © Sarah Bertagna

Les moissons

James G.

Gadaléon était inquiet car cela faisait quatre jours que le temps restait couvert, mais il ne pleuvait pas. L'homme était fermier de l'Utah, où il habitait une ferme avec sa femme et ses 4 enfants. Oaléna, son épouse, lui avait conseillé de rentrer les foins plus tôt et de se préparer à la tempête qui ne manquerait pas de venir. Inutile de préciser que ses enfants, de solides gaillards, avaient aussitôt proposé d'aider leur père. Ronny, était trop jeune pour aider ses frères aux champs, il aidait sa mère à la traite. En quatre naissances, Oaléna ne croyait pas avoir vu un enfant aimer autant le lait. Aux dires de tout le village, il remplacerait sans doute le vieux Terry, le laitier du village. Un premier coup de vent prévint, les moissonneurs que la tempête arrivait. Prudent, Gadaléon ordonna à ses fils de rentrer le foin déjà coupé dans la grange et de laisser le reste. Restant en arrière, Gadaléon voulait sauver le maximum de sa récolte ; l'année suivante serait dure sans cela. Interrompant finalement son travail, car le vent soufflait de plus en plus, Gadaléon se décida à se réfugier chez lui. Nul homme n'avait plus de courage que lui dans la région ; tous savaient que dans l'adversité on pouvait compter sur lui. C'est juste quand il passait près du puits qu'une bourrasque emporta une tuile du toit le frappa au visage. Entendant son mari crier, Oaléna sortit précipitamment de la maison et courut vers lui, suivie du petit Ronny qui ne lâchait pas sa robe. Dès qu'elle vit son mari par terre, le sang sortant de son crane, elle ne put s'empêcher de hurler.

Elle le vit... LUI, penché sur l'homme qu'elle aimait depuis si longtemps. Sur le corps de son mari était penchée une créature cadavérique portant une bure sale vieillie de milliers d'années. Tremblant de peur elle demanda :

« Epargnez mon mari, j'ai cinq enfants en bas âge et si la moisson n'est

pas finie nous mourrons tous. »

Ne quittant pas le cadavre du fermier des yeux, la mort répondit :

« Ecoutez moi, je veux bien cette fois attendre une année, mais dites vous bien que la prochaine moisson sera la dernière. »

Bousculées dans ses habitudes, la mort disparut laissant le fermier se relever. Ronny ne comprenait pas grand-chose : il avait vu son père étendu sur le sol et maintenant ce dernier retournait dans la maison se protéger de la tempête. En s'endormant tous les deux dans le lit conjugal Oaléna révéla à son mari le sinistre présage de la faucheuse. Sans prendre panique de ce que lui révélait sa femme, le fermier se promit de tout faire pour que l'année de répit les mette tous à l'abri du besoin. La tempête dura trois jours, seuls les champs du fermier sortirent indemnes de ce désastre. Au village tous étaient rentrés dès les premières bourrasques, préférant sauver leurs vies que rentrer leur foin. Maintenant, le village se préparait à la disette. On murmurait que Gadaleón avait signé un pacte avec le malin. Insensible aux médisances, l'aîné des fils apporta à chaque famille dans le besoin une partie de leurs récoltes. Septembre fut dévastateur pour la population : une épidémie foudroyante décima les plus faibles. Simon, 16 ans, partit aider les familles, mais malgré sa bonne volonté il trouvait souvent porte close. Oaléna se désolait de voir, qu'alors que sa famille faisait tout pour aider ceux dans le besoin, ils étaient considérés comme des monstres. Nathaniel, 13 ans, ayant été remercié par le curé, ne faisait plus partie des enfants de chœurs. Sous la pression des habitants du village, le curé avait dû se résoudre à se séparer de lui. En 3 ans, le fils du fermier l'avait accompagné le plus souvent auprès des malades et des mourants qu'il fasse nuit, qu'il pleuve ou qu'il neige. Ronny voyait ses grands frères pleurer, mais tout ce qu'il lui importait était de toujours avoir du lait frais tous les matins.

A l'arrivée du printemps, Gadaleón était perplexe. Si sa famille mangeait à sa faim, étant donné qu'aucune denrée ne quittait plus la ferme, le moral des troupes serait, quant à lui, catastrophique. Oaléna

décida que, malgré tout, la famille se rendrait comme de coutume à la fête de Pâques au village. Nathaniel, heureux de la nouvelle, repris du poil de la bête, même si l'attente sera dure pendant trois semaines.

Aux lueurs du petit jour la famille, lavée, habillée, coiffée et portant ses habits du dimanche, entassait les victuailles dans le chariot. Voulant, comme de coutume participer au buffet, Oaléna et ses fils cuisinaient depuis trois jours. Embarquant famille et nourritures dans le chariot, Gadaleón donna le signal du départ. Nul n'était préparé à ce qui les attendait en arrivant. En un hiver la moitié de la population avait disparu ; il ne restait plus que des êtres décharnés sans vie aux visages torves. Maladie et disette n'avaient pas amenuisé la colère des villageois contre la famille du bon fermier. En les voyants bien portants et vêtus de beaux habits colorés alors qu'eux portaient le deuil, les villageois prirent les fourches et les torches. Nathaniel, effrayé par la folie qu'il lisait dans leurs yeux, fut le seul à frapper les assaillants qui s'approchaient trop près du chariot. Tolérant, mais pas fou, Gadaleón ordonna à son fils de remonter dans la carriole et prit tristement mais hâtivement le chemin du retour. Tous les passagers jetèrent de la nourriture aux poursuivants pour les ralentir. Ronny pleurait à chaudes larmes, du lait frais avait été renversé. Enfin revenu dans la sécurité du foyer, la famille souffla un peu. Mal leur en avait prit d'essayer de sauver de si viles créatures. Bon fermier, malgré le moral en berne, Gadaleón invita sa famille à préparer les futures récoltes.

Le temps de la moisson revint et, avec lui, l'homme à la faux.

« Écoutez Gadaleón, comme les villageois ont refusé votre aide, tes fils conduiront la dernière moisson. Zut y 'en a un de trop ! déclara de sa voix sépulcrale la mort après un moment. Maintenant Jean seras famine, Simon sera peste et Nathaniel sera guerre »

Oaléna serra fort contre elle son petit dernier qui tremblait de peur.

« Ronny je n'ai pas de place pour toi, désolé. Alors tu seras laitier. »

Tous les futurs cavaliers saluèrent leur père et embrassèrent

tendrement leur mère. En montant à cheval, chacun regardait une dernière fois la ferme où ils avaient grandi. La tempête se leva derrière les quatre sinistres cavaliers. Sans prévenir, ils s'abattirent sur le village et le rasèrent sans s'arrêter. Insufflant guerre, peste, famine et trépas ils s'occupèrent du reste du monde. Mort était content d'avoir de si fidèles alliés. Pendant ce temps, aidé d'Uriel, Rafael, Michel et Gabriel, le Divin cueillait les justes. Inutile de préciser que Gadaleón, Oaléna et Ronny étaient parmi les élus. En attendant le retour de leur trois fils, les époux louaient le créateur et leur bonne étoile. Sans Ronny comment feraient les justes pour avoir du lait frais tous les matins ?

James G. : Jeune écrivain né à Paris de deux parents irlandais. Il a très tôt baigné dans les livres. De Robert Louis Stevenson à Charles Antoine Cros, ses histoires préférées sont celles de pirates. Il rêve de devenir bibliothécaire sur l'île d'émeraudes. À 14 ans il publie sa première nouvelle dans l'anthologie 2010 du Web journal/Fan 2 Fantasy intitulée Et il est descendu par la cheminée. Il vit aujourd'hui dans la banlieue de Galway.

Suggestions d'automne

Vous cherchez des idées en ces jours mornes d'automne ? En voici quelques unes parmi nos meilleures sélections !

1 La Cabane

Roman fantastique de W. Paul Young

Accablé par la mort de sa fille de cinq ans, un homme reçoit une invitation étrange, le menant à une cabane isolée dans les bois ; là même où sa fille semble avoir péri. Là-bas, il aura une conversation à cœur ouvert avec Dieu.

2 Les chroniques de Narnia

Saga - romans fantasy de C.S. Lewis

Il existe sept tomes des Chroniques de Narnia, retraçant l'épopée de ce royaume imaginaire. Prenez-en un, ouvrez-le et je vous garantis que vous tomberez sous le charme !

3 Des hommes et des dieux

Film de Xavier Beauvois

Dans un monastère au cœur de l'Algérie, des moines catholiques sont l'unique support de la population musulmane environnante. Un film touchant sur le courage et l'amour inconditionnel.

4 Oscar et la dame Rose

Roman/film de Eric-Emmanuel Schmidt

Un jeune garçon, en phase terminale d'une leucémie, est conduit par une bénévole vers une relation profonde avec Dieu. Un roman profond et inspirant. Le roman a été adapté en film par le même auteur.

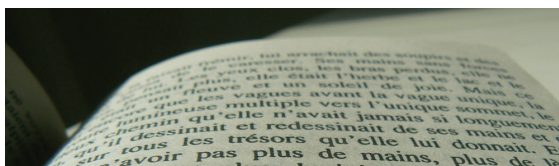


Souffle d'Éden
e-zine S-E.F.F. chrétien

Annonces

Pour Noël 2011, Souffle d'Éden annonce son prochain appel à textes sous le thème « Hommage à Charles Dickens ». Envoyez-nous vos nouvelles de moins de 5 000 mots et poèmes de moins de 3 000 mots avant le 15 novembre au textesouffleeden@live.com. Nous acceptons aussi les illustrations !

Raconte-moi...



Racontemoi.fr vous propose de lire en ligne des récits directement publiés par des écrivains francophones, sous la forme de contes, poèmes, nouvelles ou romans. Vous y découvrirez des textes originaux, parfois même inattendus, dont la particularité réside essentiellement dans la variété des styles employés et des thèmes abordés par les auteurs.

<http://racontemoi.fr>

Fan2Fantasy



Un webjournal gratuit sur la littérature de l'imaginaire.
Une association présente depuis six ans sur les salons pour faire la promotion des jeunes auteurs.

<http://www.fan2fantasy.fr>

À propos de nous

Souffle d'Éden est un magazine littéraire chrétien, spécialisé dans la littérature jeunesse de science-fiction, fantastique et fantasy. Nous avons pour mission d'offrir une littérature de qualité tout en édifiant notre foi et partageant nos valeurs chrétiennes.

Nous refusons de promouvoir une église plutôt qu'une autre. Tout comme nous ne sommes pas responsables des thèmes et idées véhiculées par les auteurs publiés, ni des annonces publicitaires. À chaque parution, nous nous faisons un devoir de nous assurer que chaque oeuvre proposée rencontre les critères de qualité, de respect des valeurs chrétiennes ainsi que les critères jeunesse.

Les droits d'auteurs des oeuvres (littéraires ou images) sont la propriété intellectuelle des auteurs. Les éditoriaux, articles, entrevues et chroniques sont la propriété intellectuelle des journalistes/chroniqueurs et d'*Éden Médias*. Toute reproduction sans leur consentement est interdite.

Pour obtenir une autorisation de transcription ou de reproduction, contactez-nous au :

depotsouffle@raffiaweb.com

Pour placer une annonce ou pour une demande de partenariat :

edenmedia@raffiaweb.com

Pour soumettre des oeuvres (poèmes, nouvelles, illustrations) :

textesouffleeden@live.com ou imagesouffleeden@live.ca

ISSN 1927-4173 (Imprimé)

ISSN 1927-4181 (En ligne)



Souffle d'Éden

© Éden Médias et auteurs

138-A rue Saint-Joseph
Lévis, Québec, Canada
G6V 1C3

Dépôts légaux :
Bibliothèques Nationales
du Québec et du Canada

Illustrations :
Couverture : Tony Szabo
Quatrième de couverture :
Sarah Bertagna
Logo : Ankolie

En ligne gratuit
<http://souffleeden.blog.ca>
Téléchargement 1 \$ CAN
Ebook 4 \$ CAN
Imprimé 8.50 \$ CAN

Correcteurs et bêta-lecteurs :
Martine Granger
Sébastien Jallamion
Cathy G.
Hélène Destrem
Tessa Garisaki

ISSN 1927-4173 (Imprimé)
ISSN 1927-4181 (En ligne)

2